

Sur la Seine

Musicien de rencontre, musicologue par volonté

Entretien avec Jean-Marc Warszawski par Elżbieta Zapolska

Jean-Marc Warszawski, vous êtes... au fait, qui êtes-vous ? Comment souhaitez-vous être présenté aux lecteurs de *Muzyka21* ?

Je suis musicien par hasard, musicologue par volonté et à la tête d'un grand média numérique par hasard et volonté. Mais on peut me présenter comme « métamusicien », étant entendu que la musicologie - mauvaise terminologie - n'est pas une science, mais une pratique, comme peut l'être la médecine. S'il y a de la science, elle est du côté du musicien. Pourquoi pas « musicographe », péjoratif, mais poétique.

Pour moi, vous êtes avant tout un musicologue à la démarche intellectuelle plutôt rare, qui consiste à regarder l'objet de vos études en le resituant dans la configuration sociale et culturelle de l'époque, comme si le « post » n'existait pas, et à considérer le compositeur non seulement comme un créateur, mais également comme une individualité au parcours personnel spécifique... Vous rejetez ainsi les classifications trop rigoristes qu'on nous inculque dans les écoles et vous nous obligez à repenser l'histoire de notre culture...

Nombre de mes collègues sont à la recherche de lois historiques, de formules, de démonstrations par les nombres, non pas pour expliquer et donner sens au monde, mais pour prouver la scientificité de leur discipline. Le créateur d'art ne serait qu'un passeur de logiques historiques ou de lois transcendantes. Pire, l'histoire ne serait qu'une « mise en contexte » de ces lois immuables et transcendantes. Le succès étonnant de la sémiologie musicale, faribole introduite par Jean-Jacques Nattiez dans les années 1970, est par exemple fondée les espoirs ouverts par le structuralisme, quant à la possibilité de mettre à jour des universaux, lesquels à travers le langage, pourraient révéler des fondamentaux psychologiques universels.

Contrairement à cela, je pense que la création artistique — au-delà des techniques et mécaniques — est une affaire d'imagination, de rêve, de décisions individuelles dans des dynamiques sociales, qui tendent en permanence à échapper de manière vitale, aux assignations rationnelles. Imaginer une vérité rationnelle en art, c'est imaginer la possibilité du zéro absolu, de l'arrêt de tout mouvement, c'est-à-dire de la vie.

Évidemment, les classifications scolaires, que ce soit en époques ou en genres ne sont pas bonnes, car elles sont conçues comme des classifications de collectionneurs, des albums d'images ou de timbres-poste, à partir de caractères superficiels, des apparences, qui ne disent rien des événements singuliers, par exemple ce qui a rendu possible telle cantate profane de Bach, ou des mouvements de longue durée, par exemple qu'est-ce au juste l'influence italienne ? On va dire musique baroque, comme on dit roman ou gothique en visitant une église : ça ne veut rien dire, même pas dans un dépliant touristique.

Pensez-vous que maintes célébrités d'autrefois – oubliées ou méconnues – ont été repoussées au fond de la mémoire collective parce que leur œuvre est vraiment de moindre valeur par rapport aux génies chantés à haute voix ou parce qu'elles n'ont pas été promues efficacement de leur vivant et par les générations suivantes ?

Je ne pense pas tout à fait de cette façon. Que ce soit comme musicien ou mélomane attiré par le singulier et l'original ou comme musicologue faisant de l'histoire, intéressé par le spécifique, la célébrité ne joue pas un grand rôle. Je crois qu'il y a une différence entre sauver la mémoire des personnes, ce qui est de l'ordre de la mémoire collective, et faire de l'histoire, là où je me place volontiers, qui est de raconter les civilisations, selon les mots de l'historien Paul Veyne.

Vous semblez être un de ces penseurs qui ne cessent de nous encourager à aller vers les répertoires peu connus et reconnus, non seulement pour une satisfaction intellectuelle et morale, mais également pour y chercher du plaisir... C'est ça ! Vous êtes en réalité un hédoniste de la musique !

Oui, bien sûr, je pense que l'art s'adresse d'abord à la perception sensorielle et aux affects, que la confrontation permanente aux œuvres d'art, pour le plaisir du temps qu'on y passe, est hautement formatrice et civilisatrice. Cela ne demande aucune formation. On me demande souvent un programme pour « accéder » ou « aimer » la musique. Invariablement je réponds que je ne suis pas directeur de conscience, qu'il faut écouter tout et beaucoup, que peu à peu on forme une disponibilité, une appétence personnelle, et d'autant plus qu'on développe des envies d'expériences nouvelles.

La mémoire collective oblitère, fige l'histoire dans la solennité. Beethoven, Mozart ou Bach, érigés en monuments historiques et objets de culte, peuvent tout autant créer des plaisirs et des envies salutaires que masquer les horizons et bloquer le mouvement.

Vous êtes également celui à qui nous devons la première présentation - très complète et en langue française – de Maria Szymanowska, compositrice du romantisme naissant en Europe, qu'on continue à regarder dans son pays natal avec une certaine condescendance... Avez-vous un rapport particulier à ce personnage ?

C'est une bonne illustration de mon propos : j'ai simplement reçu un disque que j'ai posé sur ma platine. Je ne lis pas a priori les jaquettes et les livrets. J'ai pensé qu'il y avait peut-être un lien un lien avec Karol Szymanowski ! Mais non, c'était du Chopin sans en être, et quelque chose de tout à fait délicieux, une beauté originale, en plus, du Chopin avant Chopin. Ça provoque la curiosité. En France, on associe Chopin à Liszt et à Alkan, les trois mousquetaires du piano, il ne vient pas spontanément à l'esprit — même si on cite John Field — d'aller chercher une tradition musicale dans la durée entre Pologne, cour de Russie et Paris. En plus on découvre un Goethe plié d'admiration pour cette femme et son talent, lui qui a la réputation d'être un âne en musique.

C'est comme cela que l'histoire apparaît, que le passé s'anime de vie et de curiosité, au contraire de ce qui est forgé comme un monument mémorial. L'année Chopin, en France, n'a fait aucune place à Maria Szymanowska et à John Field, il n'y a pas eu, à ma connaissance, de colloque ou de thèse sur « Le style nocturne » (faute d'une meilleure terminologie).

Il y a plus de 10 ans, vous avez créé le site www.musicologie.org , où l'on peut trouver écho d'un nombre impressionnant d'événements musicaux et culturels. Il est davantage lui que la plupart des magazines musicaux papier... Comment y êtes-vous arrivé ?

Au départ, en 1999, étant sous contrat avec un éditeur institutionnel, il s'agissait de donner un écho et un complément à mes travaux de thèse, et de fil en aiguille, musicologie.org est

devenu une publication électronique très populaire. Ce succès est lié à plusieurs facteurs dont je maîtrise certains et pas d'autres.

Techniquement, parallèlement à la musique et avant de conclure avec passion des études de musicologie engagées par curiosité touristique, mes études, mes emplois et mes activités, y compris au sein du monde associatif, m'avaient confronté aux questions de stylisme, de technique d'organisations, aux statistiques, à la publication de journaux amateurs, etc., « Bidouilleur » acharné en informatique au temps héroïque des « plantages » à répétition, surtout pour les jeux de mon fils, je n'ai paradoxalement pas été sensible à l'Internet. En 1999, par hasard, un ami passionné m'a convaincu de me connecter et nous avons fabriqué ensemble les premières pages.

Sur le contenu, je suis dans mon élément. Pour ma thèse j'ai établi environ 3000 notices biobibliographiques, je suis entraîné à traiter assez rapidement de gros volumes documentaires, je dispose également d'une très importante documentation personnelle et habite à 20 minutes du département de la musique de la Bibliothèque nationale de France. La couche archéologique de musicologie.org est d'une part la publication systématique d'une série de biographies de compositeurs français, d'autre part une autre série comprenant aussi des notices de termes musicaux, cette fois à l'aide de nombres au hasard, pour donner assez rapidement une distribution générale cohérente. Puis mon activité de musicologue et la réactivité créées par le site ont fini par imposer les contenus éditoriaux... et une imposante liste d'attente et de retards en tous genres.

Autrement dit, il aujourd'hui y a une dynamique interne, par exemple, je reçois un disque des œuvres de Maria Szymanowska, j'en travaille et publie donc une biographie. Cette dynamique, limitée par le manque de moyens, est canalisée par une idée globale et les envies quant à la cohérence de la publication, qui est encore loin de ce que j'aimerais qu'elle soit. Mais on est là plus du côté du ressenti que du calculé.

Le succès tient à mon avis, bien sûr, à la cohérence interne, à la qualité des contenus, aux soins de la présentation plus proche de la typographie de qualité et des habits traditionnels de lecture que de la volonté de montrer la maîtrise des possibilités techniques, à l'attention portée aux critiques... Et surtout au plaisir, à l'envie, aussi à l'acharnement provoqué par les premiers succès statistiques sérieux, dont j'avoue avoir des souvenirs précis, étonnés et émus. C'est le plaisir d'être sur scène, de donner un spectacle soigné et de plaire sans racoler. Musicologie.org est peut-être un grand site cabotin.

[Pardon, j'ai oublié de dire que vous étiez spécialiste du rock underground des années 70...](#)

Pas vraiment spécialiste. Dans la grande maison de mon enfance, il y avait des pianos, plutôt délabrés, même un harmonium. C'était là mon refuge, faisant office d'ours en peluche, plus tard de carnet intime. De là les cours de musique, ce qui n'a peut-être pas été une bonne idée des parents. Le jour de mes quinze ans, je jouais dans un premier orchestre de bal, et de connaissance en connaissance, pendant sept ou huit ans je n'ai pas arrêté de jouer une ou deux fois par semaine, et plus en tournées estivales, dans des bals, des boîtes, des dancings, des restaurants, avec différentes formations de type professionnel. Il y a eu l'épisode d'un quatuor amateur rock, ou nous reprenions les morceaux des groupes anglo-saxons, et pour finir un trio effectivement underground (marginal) de compositions propres (ou improvisations fixées !) qui ne serait pas sorti de son garage, sans mon ami de collège auto embauché comme manager. Frère de la secrétaire de direction d'un journal de pop-musique, soit il était très culotté, soit il pensait vraiment que nous étions géniaux. Nous

avons donc intégré l'éphémère et turbulent monde du rock underground français. Ce n'était pas un mouvement anodin. Ces années post 1968 intéressent à nouveau les jeunes, peut-être à cause de la discothèque de leurs parents, et ici ou là l'université, où il m'arrive d'y aller parler, non pas comme spécialiste, mais comme archive, ce qui évoque plus la décrépitude que la gloire.

Nous sommes sur les quais de la Seine... Votre nom fait penser à Varsovie... Quel regard portez-vous sur l'histoire qui s'exprime à travers votre nom ?

Mes grands-parents ont quitté Varsovie pour gagner Paris, un an après la naissance de mon père. Je pense qu'ils y étaient attirés par une tradition — l'immigration polonaise est un trait de la culture française —, mais aussi par le succès d'une partie de la fratrie prospérant gentiment, habitant de beaux « appartements Hausmann », habillant sur mesure des membres de la haute société et du monde du cinéma. Mes grands-parents étaient quant à eux pauvres, habitaient, dans le 20^e arrondissement de l'immigration, à cinq personnes dans deux pièces qui servaient aussi d'atelier de bourrellerie. Au début de la Seconde Guerre mondiale, mon père a été mobilisé dans un bataillon polonais qui a été de suite dispersé par l'aviation allemande. Quand les nazis ont occupé la France gouvernée par des collaborateurs, ils n'ont pas eu les moyens de s'installer dans le sud de la France, encore libre, auprès d'une belle clientèle. Ils ont été assassinés, avec leur plus jeune fille à Auschwitz. Mon père s'est évadé d'un camp de rétention avec l'aide d'un garde forestier, le père d'un de ses amis a financé son passage en « zone libre », il s'est engagé dans la Résistance à Lyon. Le souvenir que j'ai de mon nom ne va pas plus avant que de ce naufrage, il ne remonte donc pas, malheureusement, à la Pologne.

Jean-Marc Warszawski – musicien français et musicologue, créateur et éditeur – depuis 1999 – du site www.musicologie.org . En 1965, il a soutenu sa thèse *Les écrits relatifs à la musique, de Boèce à Jean-Philippe Rameau (480-1764). Inventaire, index, commentaires*. Chercheur, il s'intéresse aux questions d'épistémologie, à la manière dont on fabrique l'histoire, au statut de la musicologie dans l'histoire de la culture, à l'analyse de la critique de l'art du point de vue de la philosophie et de l'esthétique.

Nombreux ouvrages édités et en version électronique, notamment ***Dictionnaire des écrits sur la musique, Histoire et document. Essai d'Epistémologie***.

Jean-Marc Warszawski donne des conférences et participe aux colloques en France et à l'étranger.